



## Rives méditerranéennes

41 | 2012

*Agency* : un concept opératoire dans les études de genre ?

---

# Militantisme, féminisme et *agency* : qui de l'œuf ou de la poule ?

Analyse sociologique des carrières militantes de féministes exilées

Sophie Lhenry

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/4116>

DOI : 10.4000/rives.4116

ISBN : 978-2-8218-1284-0

ISSN : 2119-4696

### Éditeur

TELEMME - UMR 6570

### Édition imprimée

Date de publication : 29 février 2012

Pagination : 117-135

ISSN : 2103-4001

### Référence électronique

Sophie Lhenry, « Militantisme, féminisme et *agency* : qui de l'œuf ou de la poule ? », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 41 | 2012, mis en ligne le , consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/4116> ; DOI : 10.4000/rives.4116

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Militantisme, féminisme et agency : qui de l'œuf ou de la poule ?

Analyse sociologique des carrières militantes de féministes exilées

Sophie Lhenry

---

- 1 Cette réflexion sur les liens entre militantisme, féminisme et *agency* est issue d'une recherche portant sur les carrières militantes<sup>1</sup> d'exilées algériennes et iraniennes venues s'installer en France. À partir du constat de la difficulté, dans les travaux concernant l'engagement des femmes en terre d'immigration, à prendre en compte l'ensemble des parcours de ces dernières et face à la figure presque exclusive d'un exilé politique de sexe masculin, nous avons voulu étudier les trajectoires de femmes engagées, de leur pays d'origine à la France. Notre recherche nous a ainsi amenée à réaliser plusieurs séries d'entretiens entre 2006 et 2010, essentiellement en région parisienne, auprès d'exilées politiques féministes iraniennes et algériennes, arrivées en France, pour les premières au début des années 1980, lors de la mise en place du régime islamique en Iran, et au cours des années 1990, pendant la décennie de guerre civile algérienne qui opposa l'armée à des groupes terroristes, pour les secondes<sup>2</sup>. Nous tentons à la fois de comprendre les ressorts de l'engagement dans différents espaces géographiques et politiques et de nous interroger sur les possibilités d'émergence d'une prise de conscience féministe et de ses implications tant politiques que personnelles<sup>3</sup>. Nous voudrions ici contribuer à une réflexion sur l'articulation entre engagement militant et capacité d'agir individuelle et collective. Nous aimerions plus précisément montrer que la direction du lien de causalité entre engagement et prise de conscience dépend des contextes et que c'est souvent l'action qui produit la conscience et non l'inverse. Les pratiques féministes des militantes, parce qu'elles expriment à la fois une revendication collective de lutter contre les discriminations dont sont victimes les femmes et une volonté d'affirmation de soi en tant qu'individue autonome et agissante, nous éclairent sur le cours des processus d'engagement et d'*agency*. Ce concept, issu d'une démarche à la fois épistémologique et politique<sup>4</sup>, permet d'une part de reconnaître le statut de sujet aux subalternes, d'autre

part de conceptualiser la possibilité d'une action autonome à l'intérieur de rapports de domination ou de normes imposées.

- 2 Comment, alors, le concept d'*agency* peut-il être utile à la compréhension de l'engagement militant ? En quoi l'engagement peut-il conduire à un processus personnel d'émancipation ? Comment les périodes de reflux de l'engagement ou d'intensification de la répression nous éclairent-elles sur les « îlots de résistance »<sup>5</sup> qui subsistent ? Dans quelle mesure l'utilisation de ressources acquises en militant est-elle l'expression d'une capacité d'agir ? C'est à ces questions que nous tenterons de répondre ici.
- 3 Nous verrons ainsi que si les engagements politiques – souvent multiples – des militantes rencontrées ont pour but de s'opposer au pouvoir en place et d'œuvrer pour la démocratie, ils sont aussi pour elles une façon de contrevenir aux rôles sexués prescrits (sans forcément les remettre en cause) et de devenir autonomes. En outre, l'observation attentive des périodes qui précèdent leur exil, lors desquelles leurs possibilités d'action sont fortement restreintes, nous permettra de faire apparaître les tactiques et stratégies de résistance mises en œuvre en situation de contrainte. Nous verrons enfin que lorsqu'elles jugeront leurs possibilités d'agir trop limitées, l'exil sera un moyen d'échapper à la perte de leurs moyens d'identification collectifs et individuels et de rester libres. Elles puiseront alors dans les ressources de leur capital militant pour apprivoiser leur nouveau statut en France et pour tenter de rester des personnes autonomes et capables d'agir sur le contexte politique de leur pays d'origine et de leur lieu de vie où qu'elles soient.

## Militer et agir

- 4 Les militantes que nous avons rencontrées ont souvent tendance à expliquer leurs premiers engagements par une « nature rebelle ». Si cela leur permet à la fois de rendre cohérents leurs futurs engagements<sup>6</sup>, et de mettre en avant leur singularité, leur aptitude à déjouer les normes imposées, ce type d'explication met un voile sur les cadres et le contexte social qui permettent l'émergence de voix dissidentes. Saba Mahmood perçoit en outre, dans cette volonté de présenter la recherche de liberté comme étant un penchant « naturel », l'écho d'un « idéal social libéral normatif<sup>7</sup>. » Pour Olivier Fillieule, il faut prendre en compte « la somme des interactions présentes et passées dans lesquelles l'individu a été partie » pour comprendre « la logique des déterminations individuelles de l'engagement et de la participation<sup>8</sup>. » Ainsi, pour avoir une idée de la probabilité que le « hasard des rencontres » militantes se produise, nous nous sommes intéressée aux origines sociales et à l'environnement des femmes rencontrées. En l'occurrence, un milieu social plutôt favorisé<sup>9</sup>, des parents souvent cultivés, parfois militants, la fréquentation de l'université<sup>10</sup>, la présence sous le toit familial de « livres blancs »<sup>11</sup>, l'effervescence liée au contexte politique forment ici le nid d'une implication politique naissante. En outre, grâce à la fréquentation de l'université – rare pour les femmes à cette époque dans ces pays<sup>12</sup> –, elles acquièrent un « matériel verbal et conceptuel » et une « aptitude à comparer et classer »<sup>13</sup> essentiels à la mise en œuvre d'une pensée politique. Les futures militantes bénéficient donc de deux formes de socialisation politique primaire : un système de valeur hérité de la parenté et une « maîtrise symbolique des pratiques » acquise à l'école<sup>14</sup>. L'université leur permet également d'avoir accès à une importante offre d'organisations politiques et syndicales. Des événements contextuels jouent ensuite le rôle de catalyseurs d'entrée dans le militantisme : principalement les

campagnes de la révolution agraire et la promulgation du code de la famille en Algérie<sup>15</sup> et les prémices de la révolution de 1979 en Iran. En outre, les organisations politiques, qu'elles soient tout juste tolérées par les autorités ou complètement interdites et réprimées, exercent un certain pouvoir d'attraction sur la jeunesse. Le caractère subversif des pensées véhiculées, les risques liés aux rencontres et actions militantes, la difficulté à entrer et à se faire accepter dans les groupes clandestins, rendent attractive la participation à ce type de mouvement. Si les femmes interrogées avaient *a priori* déjà intériorisé une partie des codes de l'engagement contestataire avant de commencer à militer, on s'aperçoit que l'entrée dans un parti, syndicat ou association, se fait souvent à partir d'un événement anodin ou d'une rencontre fortuite. Le fait de militer, qui apparaît comme étant l'expression par excellence de la capacité d'agir ou de l'*agency* des individus, semble donc reposer d'une part sur la socialisation et l'origine sociale des militants mais aussi sur une certaine forme de hasard. Autrement dit, l'engagement apparaît comme étant à la fois conditionné par un certain nombre de facteurs et provoqué parfois par des événements triviaux qui n'impliquent pas forcément, de la part des acteurs d'un mouvement, une prise de conscience de la globalité des tenants et aboutissants de la lutte menée. Nous pensons plutôt que dans la majorité des cas, c'est le militantisme lui-même ou le fait d'être engagé.e qui influence la subjectivation, l'autonomisation et la remise en question du monde. Nous allons voir ici que le fait de militer va avoir deux incidences majeures sur les trajectoires des femmes rencontrées. Tout d'abord, parce que le contexte politique pourtant fermé va favoriser l'émergence des femmes au sein des organisations, ce qui en retour permet à ces dernières de prendre conscience de la place qu'elles peuvent tenir dans ce type de combat. Ensuite parce que l'expérience des luttes et la socialisation militante à laquelle elles vont être soumises vont leur permettre de structurer leur sens de l'injustice<sup>16</sup> et de déplacer les frontières du monde social dans lequel elles s'inscrivent.

- 5 Nous avons donc constaté en premier lieu que si la répression et l'obligation d'agir clandestinement étaient les principaux freins à la contestation politique, l'engagement généré par ce contexte autoritaire va paradoxalement offrir des avantages aux jeunes militantes. En effet, l'accès aux groupes clandestins est difficile : sans cesse menacé.e.s d'être réprimé.e.s par les autorités, les militant.e.s mettent en place des stratégies pour filtrer l'entrée de leurs futurs membres et pour limiter la connaissance qu'ont ces derniers de la structure de l'organisation. Ainsi, il est souvent nécessaire d'être introduit.e dans un groupe par un frère, une sœur ou un.e ami.e. Ces groupes sont parfois réduits à l'extrême : des militantes racontent les « réunions à deux » imposées par le fait qu'elles ne peuvent connaître que la personne qui les recrute et celle qu'elles vont recruter. Les actions sont essentiellement menées la nuit ou dans des espaces qui échappent, au moins en partie, au contrôle des autorités. Nous avons constaté que l'existence de petits groupes et la non-visibilité des actions dans l'espace public étaient favorables à l'engagement des femmes. De plus, à cette époque, les organisations n'avaient pas encore vocation à prendre le pouvoir, les femmes ne sont pas perçues par les hommes comme étant des concurrentes à des postes de décision, toutes les forces sont les bienvenues et les femmes peuvent parfois s'imposer comme leaders, ce qui ne sera plus forcément le cas quelques années plus tard<sup>17</sup>.
- 6 En outre, nous avons constaté que la fréquentation des espaces militants est porteuse pour les femmes de certaines formes d'autonomisation, d'un élargissement des espaces de liberté et d'une prise de conscience de leur capacité d'agir. Même issues de familles plutôt

égalitaires, les militantes n'ont pas forcément l'occasion d'interagir dans des espaces mixtes. Or, des parents, d'ordinaires protecteurs, vont les laisser s'éloigner du domicile familial pour les campagnes de volontariat ou pour les randonnées militantes en Iran<sup>18</sup>, activités lors desquelles elles seront en contact avec de jeunes hommes. Elles fréquentent également en Algérie les ciné-clubs, lieux de débats et de rencontre pour les étudiant.e.s. Sajdia rapporte que la projection de films était l'occasion d'aborder des thèmes tabous comme celui des rapports amoureux. En outre, les militantes développent dans la pratique clandestine des tactiques de contournement, des « ruses » pour déjouer l'attention des parents et pour s'échapper, parfois de nuit, du domicile familial. Notons également qu'un certain nombre de pratiques militantes ont pour objectif, ou pour conséquence, le développement de capacités physiques. Lors des campagnes de volontariat, les étudiant.e.s ne se contentent pas d'expliquer la réforme agraire aux paysans, ils et elles participent aussi aux travaux de la ferme, sans distinction de sexe. Les Iraniennes racontent aussi avoir parfois pris la tête de groupes de randonneurs dans les montagnes qui entourent Téhéran. En Algérie comme en Iran, les militantes apprennent donc à développer et à exploiter de manière inédite leurs capacités physiques, ce qui va contribuer à une remise en cause des rôles sexués.

- 7 Les militantes racontent aussi leur joie d'une part d'avoir le sentiment de participer au changement de leur société et d'autre part de découvrir des auteurs qui, parce qu'ils « pensent comme elles »<sup>19</sup>, vont cristalliser leur positionnement subjectif. Samira admet que son engagement a contribué à la former : « *ça m'a appris à lire, ça m'a poussée à être curieuse intellectuellement, à affiner mon discours, à me poser des questions.* ». Ce capital militant<sup>20</sup> qu'elles acquièrent au cours de leurs activités va donc leur permettre de développer une pensée autonome et une idéologie transposable dans d'autres cadres. C'est ainsi qu'elles vont peu à peu percevoir les inégalités sexuées qui existent dans les groupes politiques mixtes pourtant « ouverts » et « démocrates » et l'existence d'une division sexuelle du travail militant<sup>21</sup>. Elles vont passer de l'idée que les discriminations dont les femmes sont victimes sont liées à un certain « *archaïsme* » de leur société d'origine, à la conviction qu'elles sont issues d'un système de domination bien plus insidieux. La découverte du comportement sexiste de leurs camarades – notamment lors des courts « printemps des libertés » lorsqu'elles seront subtilement écartées des organes de décision – associée à l'acquisition d'un solide capital militant vont les pousser à se constituer en groupes de femmes, la plupart du temps féministes<sup>22</sup>. Elles vont ainsi porter sur la scène publique et politique des revendications qui les concernent spécifiquement. Elles vont également réinterroger leur place dans l'univers privé, parfois renégocier leur rôle dans les couples hétérosexuels et pour certaines affirmer leur homosexualité. Elles répondent donc aux attaques du pouvoir et à leur mise à l'écart par leurs organisations d'origine, par l'expression de leur capacité à s'imposer dans l'univers politique et personnel.
- 8 Le fait de militer est donc, au-delà des revendications exprimées publiquement, un moyen de s'émanciper, d'échapper à l'emprise familiale, de devenir adulte, de se penser comme un.e individu.e autonome et d'être reconnu.e comme tel.le. L'action de militer produit donc une individuation qui permet à la fois de s'interroger sur la place que l'on tient dans le monde et sur ses capacités à le faire changer.

## Rester et subir ?

- 9 L'observation de ce qui se produit dans les périodes qui précèdent le départ nous permet de comprendre le sens de cette individuation et la manière dont elle s'inscrit dans les parcours. Notre recherche nous a amenée à percevoir l'exil à partir du triptyque d'Hirschman « *Exit, voice, loyalty* »<sup>23</sup>, ce dernier décrivant les réactions des individus face au mécontentement. Guy Bajoit a contribué à l'amélioration de ce modèle en y ajoutant l'« apathie » qui permet à nos yeux de différencier l'inaction complice de l'inaction imposée<sup>24</sup>. Dans les cas qui nous préoccupent, le mécontentement s'exprime vis-à-vis des autorités par le biais de la prise de parole (ou engagement). Cependant, en Iran comme en Algérie, la répression et le climat de violence qui vont progressivement s'installer vont venir perturber les modes d'expression habituels. Empêchées de militer dans des organisations trop ouvertement contestataires<sup>25</sup>, les militantes vont parfois déplacer leurs engagements vers des associations de plaidoyer ou d'économie solidaire<sup>26</sup> qui n'entrent pas dans une opposition frontale avec les autorités. Samira va ainsi créer une association de femmes pour la protection et la santé de l'enfant, Mélissa une association sportive féminine, Fariba ouvrir un centre de formation pour jeunes filles, Shereen un cours d'alphabétisation pour les femmes, Hania va s'orienter vers la sphère culturelle et nombre d'entre elles vont créer des associations ayant pour vocation de défendre les droits des femmes. Lorsque leur marge de manœuvre va une nouvelle fois se réduire, elles n'auront plus d'autres choix que l'exil<sup>27</sup> ou l'apathie. Nous analysons cette apathie comme l'obligation de vivre en situation contrainte tout en étant démunie de possibilités d'action capitalisables. C'est dans ces contextes que nous tentons d'identifier des « îlots de résistance » par lesquels des pratiques quotidiennes auparavant triviales vont être réinvesties dans le but de résister à une mise à l'écart forcée.
- 10 Ainsi Sadjia, pendant les années noires en Algérie<sup>28</sup>, va considérer que « *le fait d'aller enseigner était une façon de militer* ». De la même façon, Atifa, lorsqu'elle évoque la période qui précède son départ, dit à plusieurs reprises que le fait de partir aurait signifié « *laisser gagner les islamistes* », ce qui signifie implicitement qu'elle considère que le fait de rester et de poursuivre ses activités quotidiennes – bien qu'en prenant des précautions sécuritaires particulières – est une façon d'y résister. C'est la transformation de pratiques quotidiennes en actes de résistance et la réappropriation de territoires confisqués qui vont nous intéresser ici. Les militantes « redéfinissent leurs stratégies d'action en fonction des opportunités qui s'offrent et des niveaux de répression qui s'exercent sur [elles]<sup>29</sup>. »
- 11 En Iran, Shereen, lorsqu'elle évoque la période lors de laquelle elle estime qu'il devient impossible d'avoir une activité militante, parle des « *petites résistances* » qu'elle exerce avec des amies, simplement en « *lisant des livres* » subversifs, par exemple. Plus tard, ses parents lui imposeront un mariage forcé dans le but de la protéger et de lui faire « *oublier ce qu'est le combat* »<sup>30</sup>. Shereen dit à cette période s'être sentie enfermée dans son foyer et avoir eu le sentiment de ne plus exister. Elle raconte :
- « le soir juste dans ma cuisine, je m'occupe de ma petite fille, et je regarde derrière une fenêtre, et je me vois enfermée. Je ne vis pas, je suis... [...] je ne suis pas comme tout le monde, enfin je ne suis pas libre, je n'ai pas une place dans l'existence ».
- 12 C'est lors de cette période qu'elle cherchera de nouveaux moyens de reconnaissance. Tout d'abord, en travaillant comme documentaliste, puis en créant une association dans

laquelle elle donne des cours d'alphabétisation à des femmes. Shereen ne considère pas cette activité comme relevant du cadre militant puisqu'elle dit à plusieurs reprises qu'elle n'avait plus ce type d'activité. Or, il nous semble que cet investissement associatif en direction des femmes représente une forme de protestation contre la situation des femmes analphabètes. Shereen montre à plusieurs reprises lors de son entretien à quel point la lecture de poèmes écrits par des femmes a eu une importance capitale dans la prise de conscience de sa propre oppression. On peut imaginer que le fait d'apprendre la lecture à d'autres femmes, moins dotées scolairement, est une manière de leur donner des armes pour mettre en œuvre leur propre émancipation. En même temps, alors que l'on sait que Shereen, en raison de ses activités politiques, n'a pas pu poursuivre les études qui devaient la conduire au métier d'enseignante<sup>31</sup>, elle trouve le moyen de reconverter ses ressources militantes pour créer une association qui lui permettra à la fois d'exercer plus tard une activité professionnelle (elle sera embauchée par un organisme de lutte contre l'illettrisme) et de sortir de chez elle. Cela lui permet également de garder une image socialement valorisante en se sentant utile. Le fait d'avoir créé elle-même ce type d'espace alternatif est donc à la fois une façon de contribuer au changement de sa société et une manière de résister à l'enfermement imposé et à l'apathie.

- 13 Firouzeh va trouver d'autres manières de s'accommoder d'une sortie forcée du jeu politique. Emprisonnée durant un an et demi après avoir été arrêtée par le Hezbollah, elle va parvenir à résister à l'apathie. Les mois les plus durs pour elle seront ceux qu'elle passera en cellule d'isolement. Seule et dans l'impossibilité de communiquer avec qui que ce soit, de s'informer ou d'écrire, elle va puiser dans ses ressources personnelles. Firouzeh (tout comme Shereen, enfermée dans son foyer) va se réciter des chansons et des poèmes qu'elle avait appris par cœur lors de son adolescence. En outre, elle s'accroche à l'image d'une de ses amies morte dans l'enfance faute de soins médicaux suffisants – elle évoque également cette anecdote comme étant à la base de son engagement militant – pour s'interroger sur les combats qu'il reste à mener. Elle insiste sur la « *confiance en soi* » qui était selon elle primordiale pour résister et ne pas devenir « *folle* » comme « *70 % des femmes* » qui sortaient des cellules d'isolement.

« Je me suis dit, l'injustice existe toujours. Mais là c'était encore pire, parce qu'ils étaient arrivés au pouvoir avec des promesses de partage de la richesse. Et non seulement ils ne partageaient pas la richesse, mais ils étaient en train de remplir leurs poches et de tuer ceux qui n'étaient pas d'accord avec eux. Donc ça me donnait envie de résister. Je me disais : si tu perds tes motivations, ça y est, c'est fini. Je me disais que je n'avais commis aucun crime, que je n'avais fait de mal à personne, j'avais défendu des causes humaines et j'espérais vivre dans un monde beaucoup plus beau, beaucoup plus juste, avec plus de liberté. Dans le militantisme, il y a l'idée d'activités, tu es en action. Ça, ça te permet de continuer, à part la fatigue ou le fait que tu ne puisses pas t'occuper de toi ou de ta famille... Mais là, tu es coupée de tout ça, tu n'es pas dans l'action, tu es dans une cellule isolée et tu risques des choses graves : la mort, la torture, la torture morale (on te dit que telles ou telles personnes ont été exécutées) tu te retrouves seule avec toi et avec tes pensées. Et je me suis aperçue qu'à partir du moment où j'ai de vraies motivations, même si pour les autres c'est peut-être n'importe quoi, mais que toi tu y crois, et pas parce que tu as été influencée par l'ambiance, l'atmosphère de l'actualité. Là tu peux tenir des situations très difficiles, et c'est ce qui a été mon cas. J'étais peut-être influencée par les gens que je connaissais mais là c'étaient des choses que j'approuvais en moi, à l'intérieur. »

- 14 L'expérience carcérale de Firouzeh, au lieu de la détruire, a contribué au renforcement de ses convictions idéologiques. On perçoit à quel point il est important pour elle d'être sûre

qu'elle pense par elle-même et qu'elle n'est pas influencée par son entourage. Firouzeh a en effet commencé à militer auprès de ses frères et son premier mari était lui-même un opposant politique qui fut emprisonné sous le Shah et exécuté sous la république islamique. Mais Firouzeh refuse de voir son engagement réduit à celui de ses proches. En évoquant ce passage de sa vie, elle affirme son indépendance et son autonomie de pensée.

- 15 Il nous apparaît alors qu'il ne faut pas négliger ces « petites » résistances qui se trouvent au carrefour de l'engagement et d'une démarche d'autonomisation individuelle et qui font apparaître les réactions à la contrainte qui ne peuvent se laisser enfermer complètement dans la catégorie du « subi », de la passivité ou de l'apathie. On distingue ainsi les tactiques qui parfois se transforment en actes de résistance à la domination et les petits espaces de liberté aménagés par les dominé.e.s. Reprenons les exemples de Shereen et de Firouzeh qui se récitent intérieurement des poèmes, l'une dans une cuisine, l'autre dans une cellule. L'acte de se répéter mentalement des textes poétiques n'est au départ qu'une manière d'occuper le temps et une façon d'utiliser des références culturelles. Mais il révèle également une capacité individuelle à se remémorer des vers et pourrait être assimilé à une tactique qui relève dans un premier temps de l'inconscient. Michel de Certeau définit la tactique comme étant « un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance. Elle ne dispose pas de base où capitaliser ses avantages, préparer ses expansions et assurer une indépendance par rapport aux circonstances. [...] ce qu'elle gagne, elle ne le garde pas. Il lui faut constamment jouer avec les événements pour en faire des 'occasions'<sup>32</sup>. » Mais progressivement, cette tactique va prendre une autre forme. À force de répétition, les mots prennent un sens et mènent à une prise de conscience. Peu de temps après notre entretien, Shereen m'envoie un poème de Forough Farrohzad, *Renaissance*, et me dit que c'est « un poème qui [l']a faite ! ». Selon elle, c'est en se récitant intérieurement ce texte, puis en le récitant à voix haute, en l'enregistrant et en l'écoutant prononcé par elle-même<sup>33</sup> qu'elle prend conscience de sa condition de femme mariée et qu'elle décide de quitter son époux. De manière encore plus contrainte, puisqu'elle est emprisonnée et entièrement isolée du reste du monde, Firouzeh se remémore des poèmes et chansons. Ce qui est au départ une tactique, le reflet de sa capacité à continuer à se souvenir, se transforme en stratégie de résistance à la folie, puis en moyen de réinterroger son parcours militant, ses choix, ses idées. Il nous semble que ce type de tactique qui peut ou non se transformer en résistance, en remise en cause de l'ordre établi, voire le faire évoluer, doit être pris en compte pour comprendre ce qui se joue dans les coulisses des rapports de domination. Si, à la suite de Michel de Certeau, nous pensons que la tactique ne permet pas de capitaliser des progrès, nous sommes d'avis en revanche que la disparition de la contrainte fait soudainement apparaître les résistances « microbiennes » comme ayant été décisives. Pour être plus claire, tant que l'emprisonnement de Firouzeh se poursuit et imaginons qu'il se poursuive indéfiniment, son dialogue intérieur n'a pas d'incidence sur sa situation ou sur la relation de pouvoir qui s'est instaurée entre ses geôliers et elle. Pour reprendre les termes de Certeau, elle n'a pas de « propre » tant qu'elle est en détention. Or, au moment où elle sort de prison – événement indépendant de sa volonté –, elle capitalise d'un seul coup l'énergie qu'elle a mise à résister puisqu'elle est parvenue à ne pas sombrer dans la folie et qu'elle peut à nouveau être active. De manière similaire, Shereen va tenter « d'habiter » sa cuisine à sa manière, en faisant en

sorte que sa personne ne se réduise pas aux tâches qu'elle effectue. Elle contourne des activités routinières en profitant de ces instants où elle est seule pour se répéter des paroles libératrices. Dans un premier temps, il n'y a pas, encore une fois, de capitalisation des efforts de Shereen. Mais le rapport de pouvoir qu'entretiennent Shereen et son mari n'est pas le même que celui de Firouzeh avec les autorités. Elle a la possibilité – même réduite puisque son mari essaiera de se venger<sup>34</sup> – de mettre fin à cette relation. À l'instant où elle signifie à son époux son désir de se séparer de lui, Shereen récupère le fruit des graines qu'elle avait plantées et qui ne pouvaient s'épanouir qu'en dehors des conditions dans lesquelles elles avaient été cultivées. Les tactiques ne restent des « manières de faire » que tant qu'elles sont contraintes d'habiter des normes. Si la contrainte n'est pas totalisante et si l'individu parvient à prendre conscience de sa capacité à la faire disparaître, la tactique prend la forme d'une stratégie. En outre, la suppression de la contrainte permet de faire apparaître les bénéfices tirés des tactiques mises en œuvre.

- 16 L'observation de ces micro-espaces d'action va donc permettre la prise en compte des marges de l'engagement. Florence Passy nous invite à être attentive à l'hétérogénéité des formes d'action et à remettre en cause la binarité du passage de l'action à l'inaction (ou l'inverse). Il faudrait en réalité s'intéresser aux formes intermédiaires de l'engagement militant. On voit ainsi apparaître non pas les réseaux dormants (*abeyance structure*) dont parle Vera Taylor<sup>35</sup>, mais des activistes en suspend qui, s'ils disparaissent du champ politique, ne le font pas forcément de manière définitive. Il s'agirait ici de mettre en lumière les parenthèses qui s'insèrent dans les carrières militantes. L'étude de ces tactiques nous permet de faire un lien entre les engagements avant et après l'exil. Ces moments d'« action latente » apparaissent comme des passerelles qui se tissent entre des périodes où la parole peut s'exprimer au-delà des espaces intérieurs. En prison, plutôt que de renoncer à son engagement, Firouzeh le déconstruit et le repense, elle se prépare à la suite. C'est pourquoi cet *exit* forcé ne peut s'apparenter à une sortie du jeu politique. Comme le soulignent Bennani et Fillieule, « le 'choix' entre l'empiètement silencieux et la mobilisation protestataire »<sup>36</sup> dépend largement de l'ouverture ou de la fermeture des opportunités et des niveaux de répression. En outre, ils montrent qu'il n'y a pas d'antinomie entre des stratégies d'action de survie et la résistance politique. Le fait d'agir dans son propre intérêt n'empêche pas d'affirmer son autonomie et de se percevoir comme faisant partie d'un système de domination qui dépasse sa propre existence.
- 17 Il est évident que les modes d'action de Samira, Fariba, Hania et, à plus forte raison, Shereen ou Firouzeh divergent quant à leur nature et à leur forme. Les comparer permet cependant de mettre en avant la façon dont les contextes politiques et l'environnement personnel influent sur le répertoire d'actions<sup>37</sup> et de faire apparaître les différents niveaux auxquels il intervient. Y compris dans les situations dans lesquelles seule la soumission – apathie – semble possible, les individus gardent la capacité d'habiter la contrainte extérieure, comme le montre l'exemple extrême de Firouzeh. L'idée n'est pas ici de minimiser la répression et son aspect contraignant. Au contraire, il apparaît clairement que ces modes d'action « larvés »<sup>38</sup> que nous préférons appeler « latents » n'aboutissent pas à une remise en cause effective du pouvoir des autorités. Hania par exemple exprime clairement la volonté de sortir du face-à-face avec le pouvoir. Elle préfère avoir une action « *sur le terrain* »<sup>39</sup>. Mais en agissant sous sa coupe, les militantes contribuent à la légitimation de l'État et à la réaffirmation des règles de la société, ce qui nous empêche d'ailleurs de placer ces actions latentes dans la « *voice* » du modèle de

Bajoit. On ne peut cependant pas les faire entrer dans l'apathie ou la loyauté, comportements auxquels les militantes parviennent justement à résister. Il nous semble pourtant que ce repli, lorsqu'il est intérieur, est une manière, non de se soustraire à l'autorité, mais d'en atténuer les effets. Encore une fois, ces petites résistances ne remettent pas en cause le système, mais elles parviennent à atténuer la contrainte en inventant de nouvelles façons de l'habiter.

## Partir et reconstruire

- 18 Mais le durcissement de la répression vis-à-vis des opposant.e.s politiques va finalement conduire les militantes à l'exil. Isolées de leurs différents groupes d'appartenance, parfois humiliées par de nouvelles lois qu'elles jugent dégradantes pour les femmes, obligées de se cacher pour éviter un emprisonnement ou une exécution, elles choisiront de partir pour continuer à faire entendre leurs voix mais aussi pour ne pas « se perdre ». Au-delà de la peur ressentie, présente dans la totalité des entretiens, l'idée de poursuivre leur combat politique ailleurs est clairement exprimée (et sera d'ailleurs effective). C'est ce que j'appelle la « délocalisation de la lutte », soit le fait de poursuivre un engagement militant dans toute autre partie du monde plus propice à l'expression libre de ses idées. Comme le souligne Bajoit, l'*exit* est une manière à la fois d'entériner la rupture dans la collaboration entre les individus et la structure qu'ils quittent, mais c'est aussi un moyen de se soustraire à son contrôle<sup>40</sup>. En partant, les militantes sortent de la relation de domination qui les liait aux autorités de leur pays :

« D'une part je savais que je devais quitter le pays parce que ce n'était plus intelligent d'y rester et qu'en plus je savais que si j'étais arrêtée cette fois-ci, je ne pourrais pas faire semblant que j'étais innocente, j'allais leur casser la gueule... Enfin j'allais leur dire... Et quand tu dis ça c'est tout de suite l'exécution. Je savais que dans ces cas-là on te frappe à mort. Je me suis dit que ce n'était pas comme ça que je pouvais continuer à militer. Et pour le droit des femmes surtout, car [...] après la prison j'étais très motivée, car l'inégalité, là je l'ai sentie. » (Firouzeh)

- 19 Si une partie des militantes interrogées n'a pas précisément choisi la France comme pays d'immigration<sup>41</sup>, la plupart d'entre elles revendique, en venant s'y installer, le droit de vivre dans un pays qui symbolise – à tort ou à raison – la démocratie et la liberté qu'elles ont souhaitées pour leur pays. Si ce choix est parfois source de culpabilité<sup>42</sup>, il ne limite pas pour autant la capacité d'agir des militantes. Nous allons voir qu'elles vont rester en France, dans une logique d'implication politique, citoyenne et féministe.
- 20 Pour Stéphane Dufoix, « la migration a pour conséquence un bouleversement du monde des migrants et la remise en cause de tout ce qui pouvait auparavant sembler sûr : la langue qu'il faut parler, la profession que l'on a le droit d'exercer, l'harmonie entre le titre et le poste, les papiers d'identité, l'appartenance nationale... Les effets de la migration sont assez semblables sur l'organisation de l'action politique<sup>43</sup>. » Si ce bouleversement s'applique en effet au vécu des militantes rencontrées, nous allons voir que leur conscience politique va justement les aider à le surmonter. Dès leur arrivée en France et en continuité avec « l'exil intérieur <sup>44</sup> » subi dans leur pays d'origine, leur position sociale privilégiée est remise en cause. Si Mélissa ironise sur son débarquement dans le port de La Joliette à Marseille : « *le lancer de tapis rouge, chocolat, bonbon, whisky !* », c'est pour souligner la solitude et l'indifférence qui font suite à son arrivée. Les militantes qui ont perdu leurs repères vont tenter de faire face en luttant pour comprendre les « codes », pour trouver « *les ficelles* » du nouvel environnement dans lequel elles évoluent

désormais. Les premiers problèmes rencontrés concernent tout d'abord le logement, la langue pour les Iraniennes, la situation juridique et les moyens de subsistance, mais les migrantes doivent aussi faire face à des discriminations, au racisme, à la solitude parfois et, corollairement, à une situation de déclassement. Nombreuses sont celles qui témoignent de la difficulté à redémarrer une nouvelle vie en France :

« C'était difficile, on ne donnait pas de visa pour aller en Amérique<sup>45</sup>... j'ai trouvé des petits boulots dans un laboratoire de photo, c'était difficile d'entrer dans le métier, c'est impossible. Avec tous les diplômes, avec tout ce que tu sais faire, si tu veux gagner de l'argent... c'était vraiment très difficile [...] C'était très très très dur pour moi parce que ma vie était tellement organisée... J'avais fait de très bonnes études, réussi partout, j'avais encore beaucoup de projets à faire. C'était très très dur de devenir rien, dans la réalité » (Jaleh).

- 21 Sadjia parle quant à elle de l'impossibilité de se percevoir comme étant une immigrée :

« J'arrive en France, et les premiers mois je voulais vraiment pas être en France, je passais mon temps à pleurer, j'avais pas du tout envie de quitter l'Algérie, et donc j'étais dans ma belle-famille kabyle pendant quasiment six mois et j'étais vraiment dans 'l'immigration immigration'. »

- 22 Confrontées à la non-reconnaissance de leurs diplômes et de leurs expériences professionnelles, beaucoup vont reprendre leurs études, dans leur domaine d'origine ou non. Si Mina, en faculté de médecine en Iran, accepte de repasser un bac scientifique, Samira, médecin également, témoigne :

« Je ne voulais pas repasser mon diplôme de médecine parce que je trouvais que c'était du mépris. Donc ça je l'ai refusé, j'ai fait un DEA de sociologie ».

- 23 Elles vont mettre à profit leurs connaissances et leur vécu de femmes engagées pour obtenir de nouveaux diplômes. Elles ont recours à leur capital militant tout au long de leur exil : pour se loger, apprendre le français (au besoin), trouver un premier emploi, reprendre des études, pour trouver aussi de nouveaux espaces de sociabilité. C'est seulement une fois ces premiers repères retrouvés que la plupart d'entre elles vont pouvoir se remettre à militer.

- 24 L'exil et ce vécu du « déclassement » seront également porteurs d'une réflexion sur l'universalité des oppressions subies par les femmes. Elles constatent que certaines contraintes pèsent sur elles qu'elles soient en Algérie, en Iran ou en France. Ce qui amène la plupart d'entre elles non seulement à percevoir les rapports sociaux de sexe comme étant universels, mais aussi à considérer le féminisme comme « le prisme » principal par lequel le monde doit être vu. Cependant, Atika, comme d'autres, perçoivent la société française comme étant raciste. L'exemple de Samira qui évoque le comportement de certaines féministes françaises<sup>46</sup> à son égard nous en apprend plus sur cette ambivalence :

« Mais je peux dire une chose, c'est qu'elles ne laissent aucune place... (Sourire)... Il y a comme un... Je veux pas dire un problème... Je sais pas comment appeler ça... Mais c'est comme des sujets à la mode... Tant que c'était traité par les médias, tant qu'on en parlait... Les femmes algériennes étaient mises en avant... Je parle de mon vécu, je sais pas mais je pense que c'est le même pour toutes... On les invite partout, ceci cela. Mais pour prendre une place, une vraie place dans les associations, ça c'est non. C'est pas dit mais c'est clair net et précis et c'est ressenti. C'est comme si c'était chacun à sa place. [...] Toi tu ne peux que parler du problème de l'Algérie. Voilà moi je n'ai pas le droit de parler de problèmes mondiaux. Et il y a des moments où ça allait plus loin. Quand on préparait les rencontres ou quelque chose comme ça dans le partage des tâches, les femmes algériennes c'était le couscous, les gâteaux et le thé. Donc après ça donne à réfléchir. C'est dommage parce qu'après elles perdent des militantes. » (Samira).

25 Samira reproche donc à une partie des féministes françaises non seulement de les cantonner à des tâches traditionnelles qu'elles-mêmes refuseraient, mais surtout de leur dénier l'accès à l'universel. Il est intéressant de constater que même s'il y a une critique du comportement des féministes, il n'y a pas de réelle remise en cause de son universalité. Contrairement à d'autres groupes de femmes, plutôt « issues » de l'immigration, comme les Indigènes de la République<sup>47</sup>, les militantes interrogées, pour la plupart, refusent de se positionner dans une perspective postcoloniale :

« Moi je veux pas rentrer dans ce truc-là... Mais ça peut créer aussi dans les mouvements de solidarité, ou féministes, ou peu importe, des petites communautés, infra-cliniques comme on dit, latentes. Parce qu'on n'a pas sa place là, et bien on va se faire sa place avec les siens, et ça c'est le piège. Et des fois on est poussé. Il faut vraiment lutter contre, il faut vraiment se dire la lutte des femmes c'est la même et partout, et être convaincu de ça. » (Samira)

26 Shereen tient le même type de propos :

« J'ai un prisme à l'heure actuelle, le prisme du féminisme, et c'est avec ça que je vois le monde. C'est pourquoi je refuse par exemple les féministes indigènes ou of color parce que pour moi il y a une classe dominée, une classe dominante et après dans cette classe dominante, il y a des hommes et de l'autre côté il y a des femmes. »

27 Deux lettres écrites en mai et juin 2009 par des « féministes laïques algériennes et iraniennes » et s'adressant aux « féministes françaises » vont dans ce sens en rejetant le « relativisme culturel » dont les secondes feraient parfois preuve. En résumé, ces dernières sont critiquées pour leur refus de s'impliquer dans la lutte contre le fondamentalisme religieux par peur de voir leurs propos être taxés de racisme ou d'islamophobie. Elles sont encouragées à exprimer clairement leurs positions. Une partie des femmes que j'ai rencontrées ont contribué à la rédaction de ces lettres ou à leur diffusion. Elles revendiquent un féminisme commun à toutes les femmes à l'intérieur duquel il serait possible de déterminer des principes valables pour toutes. Contrairement au collectif femmes des Indigènes ou aux NPNS<sup>48</sup>, elles refusent de se positionner comme étant victimes d'une oppression spécifique – la violence postcoloniale pour les premières, celles des « hommes de cité » pour les secondes – et réclament le droit d'être « des femmes comme les autres » avant même de pouvoir être « des hommes comme les autres ».

28 Cette revendication peut sembler paradoxale puisque les militantes ont fait l'expérience au cours de leur trajectoire de rapports de pouvoir liés à leur statut de femmes, d'opposantes politiques, de personnes issues d'une classe privilégiée puis de « migrantes » ou d'étrangères. La variation des situations dans lesquelles elles se sont trouvées aurait pu les amener à engager une réflexion critique sur l'intersectionnalité<sup>49</sup> ou la consubstantialité<sup>50</sup> des systèmes de domination d'autant plus qu'elles ont, par le passé, lutté sur plusieurs fronts à la fois : pour la démocratie, contre le régime et en même temps contre les « intégristes », ou pour la démocratie et contre les démocrates sexistes puis pour l'égalité entre les femmes mais contre les féministes « racistes ».

29 Comme nous l'avons vu dans leurs propos, cette réflexion a été amorcée à travers les reproches exprimés à l'encontre de certaines femmes. Mais l'adhésion au féminisme universaliste vient masquer les autres rapports de domination. On peut avancer plusieurs hypothèses pour l'expliquer. D'une part, comme nous l'avons déjà signalé, les militantes rencontrées partagent un univers politique et culturel en partie commun avec le milieu féministe français<sup>51</sup>, elles adhèreraient donc « naturellement » au discours dominant.

D'autre part, l'expérience d'être une femme agit comme une sorte de « fil rouge » dans leur parcours, elles retrouvent l'oppression spécifique qui y est liée partout et contrairement à d'autres migrantes ou descendantes de migrantes, elles n'ont pas toujours été en position de subordination économique et sociale. Enfin, si une partie d'entre elles témoignent du racisme auquel elles sont confrontées en France, pour trouver un emploi, lors de leurs passages à la préfecture de police, dans la vie ordinaire... il apparaît qu'elles refusent de se percevoir comme objets de domination et de généraliser leur analyse. Elles craignent la marginalisation qu'elles ont toujours voulu éviter (en quittant leur pays, en investissant leurs ressources en France). Le fait d'être des « féministes universelles » leur redonne un statut de sujet agissant porteur d'une idéologie transposable à l'infini. La conscience de la globalité du système de domination qui nous contraint n'est donc pas un préalable à l'expression de sa capacité d'agir et à l'action.

## Conclusion

- 30 Le concept d'*agency* permet donc de rendre compte, dans cette recherche, de tous les « à côté » de l'engagement, de la première démarche militante au repositionnement politique dans l'exil, en passant par les avantages de la pratique militante pour les femmes. Il nous permet de comprendre les motivations des militantes à poursuivre leurs engagements où qu'elles soient et l'importance, pour ces dernières, de garder intact leur impact sur leur environnement.
- 31 Dans les parcours militants traversés par l'exil que nous avons étudiés, l'*agency* s'exprime à différents niveaux. Confrontées à de multiples discriminations en tant que femmes, c'est tout d'abord en tant qu'individues qu'elles réclament le droit à la parole. La socialisation militante et politique à laquelle elles seront soumises en entrant dans les organisations syndicales ou politiques leur permettra de structurer leur perception de l'injustice et de mettre en pratique leur aspiration à l'autonomie dans toutes les sphères de leur vie. Le durcissement de la répression vis-à-vis des opposant.e.s politiques va les contraindre, dans la plupart des cas, à suspendre leurs activités militantes. Plongées dans des situations parfois critiques, elles vont mettre en œuvre un certain nombre de tactiques qui deviendront, grâce à leurs expériences passées, des stratégies qui leur permettront de reprendre le contrôle de leurs trajectoires. Conscientes de la situation à laquelle elles s'exposent en choisissant l'exil, elles vont puiser dans les ressources accumulées et mettre en place des dispositifs pour faire jouer leurs réseaux de manière à faire face aux nombreux obstacles qui se dressent devant elles. Tout leur parcours est l'expression de leur capacité d'agir dans différents contextes et à redéfinir et déplacer constamment les normes.
- 32 Il apparaît enfin que la mise au jour des différentes formes de domination n'est pas un préalable nécessaire à l'expression de sa capacité ou puissance d'agir, qu'elle en est même parfois la conséquence. Nous avons pu constater que cette détection de certains rapports de pouvoir (comme le poids d'un système postcolonial) pouvait avoir un effet paralysant sur l'action des militantes féministes exilées et qu'elles préfèrent parfois ne pas les problématiser pour pouvoir continuer à exercer cette *agency*. Naudier et Achin nous invitent à prendre en compte cette dimension de l'agir individuel : « On sait que la capacité ou puissance d'agir n'est pas librement improvisée ou au contraire entièrement déterminée, mais reste avant tout liée au fait que les individus sont constitués par un

monde social qu'ils n'ont pas choisi. Ce paradoxe – se trouver à la fois constitués par des normes et dépendants d'elles – représente en réalité la condition de possibilité de la puissance d'agir<sup>52</sup>. »

- 33 Enfin, il nous semble que ce concept, décidément bien difficile à traduire en français, est indispensable pour faire apparaître les micro-espaces de liberté dans lesquels les individu.e.s démontrent qu'ils sont capables d'agir, d'innover, malgré la domination qui s'exerce sur eux. Il bouscule les représentations du pouvoir et fait apparaître une multitude de manières d'habiter les normes.

---

## NOTES

1. Éric AGRİKOLIANSKY, « Carrières militantes, et vocation à la morale : les militants de la ligue des droits de l'homme dans les années 1980 », *Revue française de science politique*, 2001, 51<sup>e</sup> année, n° 1-2, p. 27-46 ; Howard BECKER, *Outsiders : Études de sociologie de la déviance*, Métailié, Paris, 1985 (1963), 247 p.
2. Ces entretiens, visant à recueillir des récits de vie, ont été menés auprès d'une trentaine de militantes. Ils durent entre une et trois heures. Plusieurs entretiens auprès de la même personne ont parfois été nécessaires. Nous avons également fréquenté des lieux de rencontre et de débat dans lesquels ces militantes interagissent et avons, dans certains cas, consulté les archives des associations dont elles ont été membres.
3. « Le personnel est politique », un des mots d'ordre des féministes dites de « la deuxième vague », implique un double combat dans les sphères publiques et domestiques.
4. Sonia DAYAN-HERZBRUN, « De l'autonomie des femmes en pays d'Islam. Perspectives postcoloniales », *Contretemps*, n° 21, 2008, p. 120-130.
5. Mounia BENNANI-CHRAÏBI, Olivier FILLIEULE (dir.), *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2002, 419 p., p. 39.
6. On peut lire à ce propos Daniel Bertaux qui présente le récit de vie comme portant intrinsèquement la volonté de recréer une linéarité fantasmée du parcours individuel : Daniel BERTAUX, *Les récits de vie*, Paris, Nathan Université (collection 128), 1997, 128 p.
7. Saba MAHMOOD, *Politique de la piété. Le féminisme à l'épreuve du renouveau islamique*, Paris, La Découverte, 2009 (1<sup>ère</sup> éd. Princeton University Press, 2005), 311 p. (Textes à l'appui. Série Genre & Sexualité).
8. Olivier FILLIEULE, *Sociologie de la protestation. Les formes de l'action collective dans la France contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1993, 287 p.
9. Elles ont toutes plus ou moins conscience d'appartenir à des milieux favorisés au moins culturellement. À part une Iranienne qui se présente comme étant issue d'une famille de la « haute bourgeoisie », on retrouve malgré tout dans les discours l'idée d'une existence « modeste », qui semble être en contradiction avec les professions exercées par les parents (enseignant-e-s, journalistes, commerçants...) qui apparaissent comme étant localement des notables.
10. Ce qui leur permettra plus tard d'exercer des professions valorisantes (médecin, journaliste, enseignante, cadre...).
11. Sont désignés par le terme « livres blancs » des livres interdits dont on a ôté la couverture. Ces livres circulent « sous le manteau ».

12. Rappelons qu'en 1976, le taux d'analphabétisme des femmes est de 65 % en Iran (allant jusqu'à 98 % en milieu rural) et qu'en Algérie, il est de 74,3 % en 1977 et encore de 56,7 % en 1987. Voir Marie LADIER-FOULADI, *Population et politique en Iran, de la monarchie à la république islamique*, Paris, Institut National d'Études Démographiques, 2003, 355 p., p. 138 ; Abdelkader LATRECHE, « L'enseignement supérieur au Maghreb : éléments de diversification », in Nicky LE FEUVRE, Monique MEMBRADO, Annie RIEU, *Les femmes et l'université en Méditerranée*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1999, 352 p., p. 59-70, p. 62.
13. Daniel GAXIE, *Le Cens caché, inégalités culturelles et ségrégation politique*, Paris, Seuil, 1993 (1<sup>ère</sup> éd. 1978), 264 p., p. 159.
14. Annick PERCHERON, *La socialisation politique*, Paris, Armand Colin, 1993, 226 p., p. 175.
15. La révolution agraire fut lancée en 1971 et le code de la famille fut promulgué en 1984.
16. Catherine ACHIN, Delphine NAUDIER, « Trajectoires de femmes 'ordinaires' dans les années 1970. La fabrique de la puissance d'agir féministe », *Sociologie*, 2010, vol. 1, n° 1, p. 77-93, p. 85.
17. Cette hypothèse est confirmée en 1988 en Algérie lors de la sortie de la clandestinité des organisations : à ce moment-là, les femmes, refusant la place marginale qui leur est alors accordée dans les groupes, constituent des associations non-mixtes.
18. En Iran, les jeunes opposant.e.s au pouvoir forment des groupes de randonneurs qui partent une journée ou tout le week-end en montagne. Le but est de se réunir sous couvert d'une activité sportive. Les randonnées sont l'occasion de discuter et d'échanger des articles ou livres interdits, mais également de se préparer physiquement à un éventuel renversement du pouvoir par la force.
19. J'utilise l'italique entre guillemets lorsque je rapporte les propos des militantes ou que j'utilise leurs expressions.
20. Matonti et Poupeau le définissent ainsi : « incorporé sous forme de technique, de dispositions à agir, intervenir ou tout simplement obéir, il recouvre un ensemble de savoirs et de savoir-faire mobilisables lors des actions collectives, des luttes inter ou intra-partisanes, mais aussi exploitables, convertibles dans d'autres univers et ainsi susceptibles de faciliter certaines 'reconversions' », Frédérique MATONTI, Franck POUPEAU, « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en science sociale*, décembre 2004, n° 155, p. 5-11, p. 8.
21. Voir Danièle KERGOAT, « La division du travail entre les sexes », in Jacques KERGOAT (dir.), *Le monde du travail*, Paris, La Découverte, 1998, 448 p., p. 319-327 (Textes à l'appui, n° 115) ; Olivier FILLIEULE, Patricia ROUX (dir.), *Le sexe du militantisme*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, 361 p.
22. Le terme « féministe » est souvent employé rétrospectivement par les militantes alors qu'il était rarement utilisé à l'époque de la création de ces groupes. Si le but était bien de défendre les droits des femmes et d'amorcer une réflexion sur leur place dans la société, l'appellation « féministe » était souvent écartée car associée à l'impérialisme, l'occidentalisme et le colonialisme.
23. Albert O. HIRSCHMAN, *Défection et prise de parole*, Paris, Fayard, 1995 [1970], 212 p. ; Albert O. HIRSCHMAN, « Vertus et imites de la prise de parole en public », entretien avec Albert Hirschman, *Politix*, 1995, vol. 8, n° 31, p. 20-29.
24. Guy BAJOIT, « Exit, voice, loyalty... and apathy. Les réactions individuelles au mécontentement », *Revue française de sociologie*, 1988, vol. 29, n° 2, p. 325-345.
25. Parfois aussi déçues, pour diverses raisons, par les organisations dans lesquelles elles ont milité jusqu'à présent. Forme de défection.
26. Michel CAMAU, « Sociétés civiles réelles et téléologie de la démocratisation », *Revue internationale de politique comparée*, 2002, vol. 9, n° 2, p. 213-232.
27. Encore faut-il qu'elles en aient la possibilité matérielle.
28. On désigne communément par les termes « années noires » la décennie de guerre civile qui, débutée en 1991 suite à l'arrêt du processus électoral, opposa le gouvernement algérien et son armée à différents groupes islamistes.

29. Mounia BENNANI-CHRAÏBI, Olivier FILLIEULE, *op. cit.*, p. 41.
30. Le frère de Shereen militait dans la même organisation qu'elle. Pour le protéger, ses parents « vendent un bien » de manière à avoir suffisamment d'argent pour l'envoyer vivre en France. On constate que la protection ne s'exerce pas de la même façon vis-à-vis des filles et des fils.
31. Alors qu'elle avait réussi le concours d'entrée à l'école d'enseignant.es, le dossier de Shereen sera refusé, suite à une enquête de voisinage lors de laquelle elle est désignée par des voisins aux agents du Hezbollah comme étant communiste.
32. Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien*, 1. *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1996, 349 p., p. XLVI (Folio).
33. Le fait de le traduire en français et éventuellement de le transmettre a certainement également une signification qui ne se limite pas au simple symbole.
34. Au moment où elle le quittera, il la dénoncera en effet aux autorités en tant qu'opposante au régime islamique alors qu'elle a cessé ces activités depuis près de dix ans.
35. Vera TAYLOR, « La continuité des mouvements sociaux. La mise en veille du mouvement des femmes », in Olivier FILLIEULE (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Éditions Belin, 2005, 319 p., p. 229-250.
36. Mounia BENNANI-CHRAÏBI, Olivier FILLIEULE, *op. cit.*, p. 64. Ils empruntent la notion « d'empiètement silencieux » à Asef BAYAT qui l'utilise dans *Street Politics. Poor People Movements in Iran*, New York, Columbia University Press, 1997, 232 p.
37. Charles TILLY, « Contentious repertoires in Great Britain, 1758-1834 », in Mark TRAUGOTT, *Repertoires and Cycles of collective Action*, Durham, Duke University Press, 1995, 250 p., p. 15-42.
38. Mounia BENNANI-CHRAÏBI, Olivier FILLIEULE, *op. cit.*, p. 71.
39. Elle participe alors à une association de solidarité qui soutient les micro-entreprises créées par des femmes, qui crée une médiathèque, une maison des femmes...
40. Guy BAJOIT, *op. cit.*
41. Les Iraniennes, venues pour la plupart de manière illégale, ont dû suivre une destination imposée par leurs passeurs. Cependant, en Iran comme en Algérie, les militantes nous disent avoir eu accès à des ouvrages d'auteur.e.s français.e.s qui les ont, selon elles, beaucoup inspirées.
42. Atika nous dit que venir en France, c'était pour elle « mettre un genou à terre ». Pour les Algériennes en effet, le rapport à la France est extrêmement ambigu : elles sont attirées par ce pays dont elles partagent les références culturelles et dont elles parlent la langue ; en même temps, elles s'inscrivent dans l'héritage de la lutte contre l'oppression coloniale à laquelle leurs parents ont participé et sont mal à l'aise à l'idée de venir s'installer auprès des anciens colons. En outre, pour toutes, il n'est pas toujours évident d'assumer le choix d'avoir abandonné leur pays.
43. Stéphane DUFOIX, *Politiques d'exil*, Paris, PUF, 2002, 314 p., p. 29.
44. Myriam HACHIMI ALAOUI, *Les chemins de l'exil. Les Algériens exilés en France et au Canada depuis les années 1990*, Paris, L'Harmattan, 2007, 200 p.
45. Elle voulait y rejoindre son mari qui décèdera suite à une dépression avant qu'elle n'ait pu obtenir un visa.
46. Elle ne vise en effet pas toutes les féministes françaises puisqu'elle dit avoir été beaucoup aidée par « des féministes lesbiennes » : « Je pense qu'elles sont vraiment solidaires... Moi je les remercierai jamais assez. [...] J'ai beaucoup apprécié ces femmes, parce qu'elles ne demandent pas à être comme elles et ça c'est important. »
47. Groupe politique créé en 2005 aujourd'hui constitué en parti (P.I.R.) se revendiquant « descendants d'esclaves et de déportés africains, filles et fils de colonisés et d'immigrés [...] Français et non-Français vivants en France, militantes et militants engagé-es dans les luttes contre l'oppression et les discriminations produites par la République postcoloniale ».
48. Ni Putes Ni Soumises est une association de « femmes de quartiers » née en 2003. Elle est composée essentiellement de descendantes de migrant.e.s.

49. J'utilise ce terme en référence aux féministes noires américaines qui mettent en question l'articulation des rapports de pouvoir, notamment Angela Davis et Kimberle Crenshaw.
50. En référence à Danièle Kergoat. Voir aussi Paola Bacchetta qui parle de « co-formation ».
51. Claudie LESSELIER, « Femmes, exils et politique en France depuis 1970 », *Sextant*, 2009, n° 26, p. 139-156.
52. Catherine ACHIN, Delphine NAUDIER, *op. cit.*, p. 78.
- 

## INDEX

**Index géographique** : France, Iran, Algérie

**Index chronologique** : XXe siècle

**Mots-clés** : agency, femmes, féminisme, pouvoir, stratégie, militantisme, exil

**Keywords** : women, feminism, power, strategy, activism, exile

## AUTEUR

### SOPHIE LHENRY

Sophie LHENRY est doctorante en sociologie politique sous la direction de Sonia Dayan-Herzbrun au CSPRP à Paris Diderot. Elle est également membre du CEDREF (Centre d'enseignements, de documentation et de recherche pour les études féministes).